



L'ENGRENAGE

ils apprennent. ils ont à apprendre.
 ils n'ont pas pu apprendre, ils auraient voulu apprendre.
 ils sont à l'école technique, à la fac, au conservatoire des arts
 et métiers,
 à l'usine d'aviation.
 ils ont 14 ans. 16 ans. 20 ans ou 30. ils ont choisi.
 mais ont-ils vraiment choisi ?
 sont-ils satisfaits ? sont-ils bien dans leur peau ? ils parlent.

il s appelle
 Christian



UNE SEQUENCE PRESENTEE
 PAR PIERRE DUMAYET A

« CINQ COLONNES A LA
 UNE ».
 CINQ GOSSES DE 14 ANS
 VIENNENT D'ENTRER DANS LA
 PROFESSIONNELLE. ILS ONT
 DU CHOISIR UN METIER.
 COMMENT ?

IL EST ELEVE AU COLLEGE
 D'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE
 DE LA VARENNE-SAINT-HILAIRE
 EN CLASSE PREPARATOIRE AU
 C.A.P. D'ELECTRO-TECHNICIEN.

- Tu voulais faire quoi, toi ?
- Prof de gymnastique.
- Et tu n'en prends pas le chemin, là.
- Ben !... Non.
- Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi... qui a décidé qu'il fallait que tu fasses électro-technicien ?
- Oh !... ben parce que l'anglais ne marchait pas, alors j'ai pris l'enseignement technique.
- Tu viens d'un lycée ?
- Oui, de 5^e.
- Et si l'anglais avait marché, tu aurais continué ?
- Oh ! oui.
- Et tu serais devenue professeur de gymnastique ?
- Oui.
- Et alors, maintenant, qu'est-ce

- que tu vas faire ?
- Electro-technicien. On va essayer.
- Et ça te plaît ou non ?
- Oui... Oui.

IL A ETE REÇU EN CLASSE DE
 CHAUDRONNERIE AU C. E. T.
 D'AUBERVILLIERS.

- Et ça t'intéressait pas ?
- Non.
- Tu voulais être quoi ?
- Electro-mécanicien. J'ai pas eu assez de notes à l'entrée.
- Alors, qu'est-ce que tu as fait finalement. Tu n'es pas rentré ?
- Non, je suis pas rentré parce qu'avant j'ai trouvé une place de préparateur en pharmacie.
- Comment tu l'as trouvée ?
- Tu voulais être préparateur en pharmacie ?
- Non, c'est une place comme ça, qui est arrivée.
- Tu as eu à hésiter un moment entre ça et un autre emploi qu'on te proposait ou non ?
- Non, j'ai pas hésité. Entre préparateur en pharmacie et chaudronnerie, alors j'ai pas hésité ! J'ai préféré la pharmacie.
- Et tu vas préparer ton C.A.P. de préparateur ?
- Oui, je vais au cours.
- Tu gagnes combien ?

— 10 000 francs par mois.

LUI N'A PAS ETE RECU A L'EXAMEN D'ENTREE AU C.E.T.

— **Qu'est-ce que tu voulais faire ?**

— Je voulais faire du dessin industriel.

— **Et qu'est-ce que tu fais maintenant ?**

— Maintenant, je suis apprenti dans la radio.

— **Tu prépares ton C.A.P. ?**

— Oui, je prépare mon C.A.P. Je prends des cours du soir.

— **Combien d'heures tu travailles par jour ?**

— 9 h 30.

— **Et alors, les jours où tu as, à la fois, ton travail et les cours du soir ?**

Je me lève à 6 heures.

— **Et à quelle heure tu termines le soir ?**

— Ben !... quand je termine mes cours... Ben !... j'arrive chez moi il est 9 h 30.

— **Et tu as des devoirs à faire, en plus ?**

— Oui. Mais je les fais le samedi et le dimanche.

— **Combien tu gagnes par mois ?**

— 20 000 francs.

— **C'est pas tellement !**

— ...

14 ANS 1/2. IL VOULAIT ETRE DESSINATEUR INDUSTRIEL. LUI AUSSI A ETE COLLE A L'EXAMEN.

— **Qu'est-ce que tu fais maintenant ?**

— Publicitaire.

— **Publicitaire ? C'est-à-dire ?**

— Je mets des boîtes de lessive aux portes, avec des prospectus.

— **Tu mets des boîtes de lessive aux portes !**

— Oui.

— **Alors, tu montes ?**

— les étages.

— ... les étages. Tu mets sur les paillasons... tu poses la boîte de lessive avec les prospectus.

— Oui.

— **Tu gagnes combien ?**

— 50.000 francs par mois.

— **C'est difficile ?**

— Oui assez, à cause des étages.

— **Et puis, les concierges laissent passer, en général.**

— Oui, oui en général.

— **Elles sont contentes ?**

— Oui, elles sont contentes.

LUI DOIT GAGNER SA VIE, TOUT DE SUITE. ETRE APPRENTI ÇA NE RAPPORTE GUERE. IL S'EST

PRESENTE AU BUREAU DE PLACEMENT...

— **Tu cherches du travail ?**

— Oui.

— **Tu as fini. Tu es allé à l'école primaire jusqu'à 14 ans ?**

— Oui.

— **Tu as fait quoi, ensuite ? Tu as 15 ans maintenant. Qu'est-ce que tu as fait depuis un an ?**

— Depuis l'âge normal de la fin des études primaires ?

— ...

— **Tu as fait une année de classe, où ?**

— En étude orientée, pour avoir...

— **Pourquoi ? Tu tenais absolument à ton certificat d'études ?**

— Oui.

— **Tu as été reçu ?**

— Oui.

— **Et après, tu as continué à aller à l'école ?**

— Oui.

— **Et puis, tu t'es présenté ?**

— Le 6 juin à Brossolette. A vrai dire, pour... je voulais rentrer dans un centre d'apprentissage.

— **Un collège d'enseignement technique ?**

— Oui.

— **En première année. Pour faire quel métier ?**

— ...

— **Tu étais fixé sur un métier, à ce moment-là ?**

— Tourneur, oui.

— **Tu sais ce que c'est que tourneur ? Tu sais bien ce que c'est qu'un tourneur ?**

— Oui.

— **On t'a fait voir des moteurs (...)?**

— Ah! Non. non.

— **Rien de tout ça ?**

— ...

— **Autrement, avec ton papa, tu en as discuté de ça ?**

— Ah! Non.

— **Alors, qu'est-ce qu'on a dit, chez toi, quand t'as... Est-ce qu'on a cherché une autre école ?**

— Non.

— **Non ? Qu'est-ce qu'on a dit, alors ?**

— ... Euh... qu'on allait chercher une place.

— **Une place ! une place dans quoi ?**

— Ben..., un travail.

— **C'est pas pour des raisons d'argent que ton papa et ta maman veulent que tu travailles ? Je veux dire : ils gagnent bien leur vie, non ?**

— Si, c'est plutôt pour des raisons d'argent.

— **Mais tu es tout seul, maintenant ?**

— Oui, oui.

— **Et puis, toi, ils ne peuvent pas te laisser comme ça, à ne pas travailler pendant quelques années ?**

— ...

— **Est-ce qu'ils te donnent de l'argent de poche quand tu sors ?**

— Non... Je ne sors pas, alors...

— **Pourquoi ? Mais tu ne sors pas, pourquoi ? Parce que ça ne te plaît pas... ou parce que tu ne te sens pas bien avec tes camarades... ou pourquoi ? Pourquoi tu ne sors pas ?**

— ...

IL S'APPELLE CHRISTIAN





LE FATRAS DES FACS

LE LYCEE FOURNIT A LA SOCIETE UN PRODUIT PARTICULIER : CEUX - QUI - VONT - POURSUIVRE - LEURS - ETUDES.

AU DEBUT DU MOIS DERNIER, ON A PRECIPITE PROPEDEUTES, LICENCIES ACTIFS, DIPLOMITIFS, AGREGATIFS, DANS LA MACHINE A APPRENDRE.

C'est le chaos...

« L'amphi est bondé ; le prof parle, lointain. Ce qu'il dit est intéressant, bien sûr, mais trop théorique. C'est, difficile de prendre des notes. Moi, je suis maître d'internat : je ne peux assister aux cours que le jeudi après-midi, ces cours-là prennent une grande importance... » Bien sûr, il y a les T.P., mais on est un peu trop nombreux, l'assistant n'a guère le temps de s'occuper de nous.

4 000, dans un amphi, paumés : « je n'oserais jamais lever la main au milieu du cours pour poser une question,

isolés : « Je ne connais pratiquement personne. Les anciens ignorent les bizuths. On commence à se connaître à la fin de l'année... trop tard.

Finalement très seuls.

ILS SONT ENTRES A L'UNIVERSITE, ILS ONT FAIT AU DEPART UN CERTAIN CHOIX. COMMENT?

— Je devais faire médecine. Les parents étaient d'accord. Mais, à moins d'être un type très fort, c'est trop difficile quand on n'a pas tellement d'argent. Finalement, la fac de lettres était une des seules... « possibles » : on a quelques chances

de réussite tout en travaillant pour gagner sa vie ;

— Moi, mon père est médecin. Mais l'évolution de la médecine — moins libérale aujourd'hui que de son temps l'a amené à me déconseiller de choisir la même voie. Maintenant, je me prépare à être ingénieur.

— Ça t'intéresse ?

— non.

— Et toi...

— Oh ! je ne savais pas trop quoi faire... J'étais bon en maths. Alors, j'ai fait Math' Sup'. J'avais du mal à suivre. Le prof m'a dit un jour « vous feriez mieux d'aller vendre des cravates mon jeune ami ».

— Alors, qu'est-ce que tu as fait ?

— Alors, j'ai fait droit.



LE CHOIX FAIT, SUBI OU ASSUME, TOUS PENSENT A LEUR AVENIR :

— Ce que j'attends de mes études ?
— Une préparation à la vie

professionnelle. Mon rôle sera un rôle de cadre. J'aurai des responsabilités.

ILS SE PREPARENT DONC A « AVOIR DES RESPONSABILITES ». SE SENTENT-ILS RESPONSABLES MAINTENANT ?

TE SENS-TU ADULTE?

Adulte, hum... Ça dépend à quel point de vue. Je me demande si je suis bien capable de diriger ma liberté. Etre adulte, c'est sans doute avoir une action dans la société où l'on vit.

— A la fac, je ne prends pas de responsabilités. On se contente de suivre les cours, d'apprendre, d'avalier. Le reste, on s'en fiche.

— N'AS-TU JAMAIS EU L'IMPRESSIION QUE TU AURAS PU PRENDRE DES RESPONSABILITES?

— Peut-être, mais pas de façon précise. J'aimerais en prendre. Mais on a presque peur... J'ai envie de faire quelque chose. Si quelqu'un me disait de faire quelque chose, je serais contente.

— TU PEUX JOUER UN ROLE A L'INTERIEUR DE LA FAC, NON ?

— Certainement. Mais la première chose à faire, c'est vraiment connaître les autres. Savoir ce qui ne va pas, pourquoi. Après, y a du travail. Il y a des tas de choses à faire, des tas de choses à changer.

CES ETUDIANTS ONT ETE INTERROGES A RENNES ET A STRASBOURG.

... A RENNES, STRASBOURG OU AUTRE PART...



« Les études, faut que ça serve. On apprend, c'est pour avoir un métier. Dans la vie, il faut connaître les choses pratiques et ce n'est pas tout le fatras qu'on apprend à l'université qui peut servir à quelque chose. »

19 h 20, square des Arts-et-Métiers. Sortie du C.A.M. (Conservatoire des ...). Ils ont 16, 25 ou 50 ans et une leçon à apprendre pour demain. Après 8 heures de boulot à la chaîne ou derrière une planche à dessin ils ont choisi de venir se mettre en rang pour assister aux cours du soir.

Ils sont trois entre 25 et 30 ans, qui discutent de radars et de balistique.

— Qu'est-ce que vous faites dans la journée ?

Ils sont techniciens dans des boîtes de radio-électricité. Petit, des lunettes, il a passé son bac math-élem et fait un an dans une école technique mais il a dû travailler « parce que ses parents n'avaient pas d'argent, et puis les bourses... elles n'arrivent qu'en janvier, et alors, c'est trop tard ! »

Le second, blond et haut de taille, bac technique, aurait pu poursuivre ses études mais il allait se marier et pour lui la vie conjugale est incompatible avec la vie d'étudiant, de plus les études en fac lui semblaient trop longues... maintenant, il regrette.

Moustachu, le dernier s'est engagé à 17 ans — il ne savait pas que qu'était l'armée — après son B.E.P.C. ; on ne lui avait jamais parlé de continuer ses études. Il a fait 7 ans dans l'armée. Maintenant, il est marié, il a des enfants.

Depuis 3 ans, depuis 6 ans, ils viennent chaque soir suivre les cours, ils en ont pour 10 ans.

— D'ABORD, C'EST TRÈS FATIGANT ET PUIS IL Y A LA QUESTION DES HORAIRES : LES COURS COMMENCENT À SIX HEURES MOINS LE QUART ET LES PATRONS NE SONT PAS TOUJOURS ARRANGÉANTS POUR NOUS LAISSER PARTIR, MAIS ÇA DÉPEND DES USINES.

— QUAND ON EST MARIÉ, C'EST ENCORE PLUS COMPLIQUÉ

CAR IL FAUT TRAVAILLER TOUS LES SOIRS À LA MAISON AINSI QUE LE SAMEDI ET LE DIMANCHE. C'EST PRESQUE LA NÉGATION DE LA VIE FAMILIALE.

En dehors des cours au Conservatoire, il leur faut étudier 30 heures par semaine chez eux. Ce travail représente donc des sacrifices très grands sur le plan de la vie familiale et des loisirs.

— Pourquoi ces sacrifices si longs ?

C'est tout naturellement une question de rémunération de la profession. Cependant, lorsque le titre est enfin acquis, la première réaction est la déception. Ils sont devenus ingénieurs, mais leur traitement au début est peu différent de celui qu'on leur accorde après 10 ans de travail en tant que technicien.

— Comment se passent les études ?

ICI, LES COURS SONT OBLIGATOIRES ; TOUTE ABSENCE MET EN PERIL L'EXAMEN DE FIN D'ANNEE.

DE PLUS, IL EST PARFOIS DIFFICILE DE PRENDRE DES NOTES : IL EXISTE PEU DE LIVRES OU DOCUMENTS POUR REPRENDRE CE QUI N'A PU ÊTRE NOTE.

— Vous savez, pour les étudiants, c'est la même chose. Mais ils rédigent des photocopies, pourquoi ne le faites-vous pas ?

Notre question les surprend, ils ne semblent pas avoir envisagé cette éventualité : les quelques photocopies qui existent sont l'œuvre des assistants : le travail de ces étudiants est tout à fait individuel.

— Quelles sont vos relations avec les professeurs ?

— 80 MN MINIMUM.

BIEN SUR, ON PEUT DEMANDER UN RENDEZ-VOUS AU PROFESSEUR CHEZ LUI, MAIS IL FAUT VRAIMENT AVOIR QUELQUE CHOSE DE TRÈS IMPORTANT À LUI DEMANDER.

Un assistant a mis en place des délégués de T.P., mais le cas est unique, bien qu'il paraisse intéressant. Personne ne cherche à généraliser ni même étendre le système. Dans les T.P., ils sont 40 et font des expériences très peu différentes de celles que l'on fait dans le secondaire. Quelques cours leur semblent sans intérêt pour le travail qu'on leur demandera par la suite, mais dans l'ensemble les études sont plus adaptées qu'en fac.

AU C.A.M., ON NOUS APPREND VRAIMENT UN MÉTIER, CE N'EST PAS COMME POUR LES ÉTUDIANTS. EN FAC, ON LEUR FAIT APPRENDRE DES CHOSSES TRÈS THÉORIQUES QUI NE LEUR SERVIRONT À RIEN APRÈS, DANS LA VIE. LE FAIT D'AVOIR LA PRATIQUE DE NOTRE MÉTIER DANS LA JOURNÉE NOUS PERMET SOUVENT DE MIEUX COMPRENDRE LA THÉORIE. LES ÉTUDIANTS, ON NE LEUR DONNE JAMAIS CETTE PRATIQUE.

Ainsi donc, malgré tous les sacrifices que cela représente, ces étudiants sont satisfaits de ces cours du soir : ils ont une grande importance pour eux.

— Quelles modifications voudriez-vous voir apporter aux études du C.A.M. ?

— CE NE SONT PAS LES ÉTUDES DU C.A.M. QU'IL FAUT MODIFIER, CE SONT LES ÉTUDES DE L'UNIVERSITÉ QUI SONT MAL PARTIES.

Nous leur expliquons que bien sûr, nous voulons réformer l'université, mais nos projets ne vont pas dans le sens du C.A.M. Ils nous écoutent, ils ne disent rien : pour eux, ce n'est pas leur problème : le C.A.M. est leur espoir d'en sortir. Ils l'acceptent tel qu'il est.

ETRE

QUELQUE CHOSE



J'ai pas pu continuer l'école, étant donné qu'il y avait un manque de finances de mes parents et de cela, je me considère comme un pauvre type, quoi. C'est pas une question d'intelligence, je crois pas. Mais quand je discute avec un gars qui a été à l'école jusqu'à 20 ans je sens que je peux me taire, je peux pas suivre, pas question d'intelligence, mais question parler. Quand il se lance dans des grandes phrases je suis paumé et là je sens qu'il y a un trou, un gouffre quoi. Que sans fric on peut rien faire. Si je suis un pauvre type c'est un manque d'argent.

En classe, j'étais pas un élève extraordinaire parce que, je savais que je continuerai pas, je m'en foutais, surtout pour ça... Mais si j'avais su que j'aurais pu continuer, j'aurais choisi une autre branche, j'aurais choisi d'être ingénieur, être biologiste, j'aurais voulu. Mais je savais que j'aurais pas continué quand même et je m'en foutais de l'école, c'était surtout pour avoir un moyen de gagner ma vie... Pour avoir une bourse faut être dans les premiers et avec ce qu'ils donnent on se tape sur le ventre tout le long de l'année, alors pour le reste ça vaut pas la peine... Quand j'étais à l'école, j'étais obligé de serrer les dents parce que le samedi et le dimanche j'avais pas d'argent... mes parents ils ont pas la fortune à Rothschild, alors... je travaillais le dimanche des

fois pour sortir le dimanche après-midi. Je vendais sur le marché le matin... je vendais des conserves. Pendant un an j'ai vendu des conserves sur le marché, puis après, quand j'avais un peu d'argent de poche, je sortais l'après-midi.

C'était tout le temps comme ça. Le samedi j'allais chercher les camions de conserves ! Tout ça pour une bouchée de pain, quoi... Je travaillais à peu près une dizaine d'heures, je gagnais à peu près cinq ou six francs : je me faisais exploiter comme un dur.

Marin KARMITZ, 25 ans - assistant de Jean-Luc Godard, Agnès Varda, Pierre Kast, Jacques Rozier, vient de réaliser son premier court métrage : LES IDOLES. Une analyse de la naissance des Idoles et du milieu dans lequel elles trouvent la plus grande audience. Avant de tourner, Karmitz a interviewé pendant plusieurs dizaines d'heures de jeunes ouvriers et voici de larges extraits de ce que lui a confié Gérard ROCHE, 17 ans, chaudronnier.



Quand j'ai fini l'école, je me suis mis chaudronnier dans une usine d'aviation parce qu'il y avait des copains qui y travaillaient et que je voulais être avec eux. Quand je suis au travail, automatiquement, j'ai pas le moral, alors quand je fais des chansons à l'usine enfin normalement, je ne devrais pas en faire, mais je vais dans les cabinets, et puis je reste un

peu, mais quand je fais une chanson, automatiquement, elle est marquée par le fait que j'ai pas le moral. Chez moi ou ailleurs, elle est plus gaie et puis elle est plus vraie dans ma pensée... Elle est faussée ma chanson quand je l'écris à l'usine parce que ça met le moral à plat, c'est un peu normal, je ne pense pas que je peux travailler avec le moral étant donné que ça ne me plaît pas.

Pour l'instant que je gagne assez bien ma vie... Sept cent cinquante à huit cents francs par mois... C'est pour ça que je ne change pas, étant donné que j'ai pas l'intention de passer ma vie en usine, je reste là pour le moment. Je donne ma pension à ma mère puis je garde le reste de l'argent pour moi. Mes parents n'ont pas des professions à rémunérations extraordinaires, hein... Je porte pas tellement de jugements sur eux, parce que j'estime qu'ils font ce qu'ils veulent et j'ai pas à les juger étant donné que c'est mes parents... Enfin, ils mènent leur petite vie tranquille quoi, sans éclat, comme ils l'entendent. Evidemment, ils sont pas heureux. Oh ! non, ils sont pas contents. Ils ont du mal à être contents. Ils pensent pas tellement quoi... Ils y portent pas attention... Ils vivent comme ça. Ils s'occupent pas s'ils sont contents ou pas contents. Je voudrais pas être comme mes parents...

Ce que j'aime chez mes copains, c'est que je ne cherche pas à les comprendre. J'estime que l'amitié, c'est comme l'amour, on le donne rarement. Moi, si je le donne c'est pour de bon. Mes copains, je les aime, ça, c'est le mot, c'est tout... Avant quelqu'un qui voulait avoir une fille, il travaillait tout seul, maintenant, c'est en copains. Une fille c'est comme une séance de cinéma, un moyen de passer le temps... En France, y a pas de savants, pas d'hommes dans le cosmos, alors, forcément, y a des idoles... Le mouvement des jeunes c'est tout basé sur la danse et la musique et c'est un moyen d'oublier ou de se dépenser. Faute de faire du sport, d'avoir

les moyens d'étudier à la mesure de notre siècle, tout le monde se base sur la musique et sur la danse. Oublier, oublier tous les problèmes qui m'assaillent, ce que je vais faire demain, etc.

Une idole, c'est ce qu'on se représente. Quelque chose qu'on voudrait être soi-même, mais qu'on ne peut pas être. On ressent ça à l'intérieur. C'est ce qui vous frappe... Même une idole, on arrive toujours à la critiquer. Une idole qui n'est pas critiquée, c'est pas une idole. Non, personnellement, je ne voudrais pas être une idole, ça ne m'intéresse pas. Car une idole, ça passe, ça laisse des souvenirs, que des fois, même le type lui-même, il regrette... Je veux avoir une opinion sur tout, avoir du goût sur tout... Enfin, même si ça ne m'intéresse pas... La peinture, ça m'intéresse pas. Mais j'aime voir des Vinci, j'aime voir tout... pourtant, la peinture, je peux pas sentir ça... Pour voir un tableau de peinture, faut que je me renseigne. Quand ça passe à la télé, à « l'Homme du XX^e siècle », si je sais pas, faut que je cherche n'importe où, faut que je me renseigne. La télé, je la regarde beaucoup, presque tous les soirs, surtout des émissions comme celui qui fait « Visa pour l'avenir », des trucs comme « Cinq colonnes à la une », des trucs véridiques. Ça, on est obligé de les voir. Ça apporte quelque chose même si on n'y fait pas trop attention... Moi, je voudrais que, après ma mort, il reste quelque chose... que ma venue sur terre, mon humble venue... qu'il reste quelque chose, que j'ai fait quelque chose... pas pour ceux qui viennent après... mais enfin quelque chose qui ait marqué, pour prouver que j'existais, que je ne suis pas venu simplement pour voir le jour puis repartir... Je voudrais qu'il reste quelque chose, même si c'est pas important.

Quand on rate le métro, on prend le suivant. Lorsqu'on veut devenir électromécanicien et qu'on rate l'examen, eh bien, on ne se retrouve pas... chaudronnier. La conséquence n'est pas vraie, même si le cas existe. La cause du phénomène est cependant la même : le portillon s'est refermé. On bute contre : on dit c'est impensable. Mais le drame n'est pas là. Précisément parce que le phénomène échappe à toute pensée. Reste la vie et le métier étranger à cette vie.

On rate le métro. On rate sa vie. Pourtant, et les enquêtes le montrent : ces jeunes ouvriers, ces étudiants, ces jeunes techniciens « s'en accommodent ».

La mécanique administrative et sociale, le « système » du recrutement, des places, des notes engendre le ratage — au départ. Le drame commence. L'engrenage « saute » de cet univers du « système » à l'univers même de la vie individuelle. Désormais, la mécanique de l'engrenage est dans la vie. Il ne s'agit pas de dire : ils sont indifférents. En réalité, il y a eu ce portillon. Il s'appelle examen, argent, pas assez d'argent, pas assez de points, deux séries de chiffres qui, dans la chaîne des causes, pourraient bien se faire de sales signes de connivence...

Désormais, les deux roues s'accouplent sans tendresse : la roue de la mécanique sociale et la roue de la mécanique personnelle. Ça se passe à 14 ans, à 17 ans, à 23 ans, après le service militaire. Ils ont dans la chair de leur vie cette absence de plein qui leur donnerait le goût de la révolte ou de l'action constructive.

Les enquêtes ne nous ont pas donné de rencontrer des hommes en colère. Pas d'hommes révoltés. Rien pour le bourgeois en quête du beau titre à la une des journaux ; pas de bombes dans les facultés, les usines, les labos, les ministères. Ces jeunes n'éclatent pas en gerbes d'insolence et de négation : simplement ils ont sur les bras leur vie et leur travail. Le drame est là, celui de l'intériorité même de leur vie, la deuxième roue de l'engrenage. Dans le métro, le corps se révolte dans la cohue de 18 heures, mais c'est à la prochaine station que je descends. Dans la queue de midi au Restau-U, le corps se révolte et la pensée maudit les architectes, mais le plateau est en vue et puis, après on va prendre un « noir » avec les copains. Dans l'amphi, impossible de prendre le cours, peu importe d'ailleurs, car l'examen est en juin et je travaillerai sur le photocopié, plus tard, ailleurs... Hommes jeunes, mutilés en face de leur travail bâtarde — études et métiers — ils vivent dans des - ailleurs », pays de l'histoire avortée de leur vie ; comme si la vie était éternelle.

Alors, nous aurions cessé de penser notre vie, de renverser ce qui est mauvais pour reconstruire, parce que nous aurions conscience que la vie est impensable : vivable certes, les deux roues tournent sans heurts, mais abstraite — au sens propre —

coupée des accidents, des injustices qui l'ont déterminée. Un grand nombre vit ainsi, à côté de sa vie, sans vivre sa vie. On se démet de la vie. On la critique. Ils ne travaillent pas leur travail, ils n'étudient pas leurs études.

C'est là le fond du drame ? Non. Il n'y a pas de drame dans cette perspective, car il n'y a plus d'action ou de désir d'action. L'homme n'est même plus enchaîné ; il a engagé la roue de sa vie sur la roue de l'ordre du monde. Pourtant, le drame peut renaître, dans la confrontation de l'homme et de son travail. Sans cet agir humain, l'homme est aliéné dans l'engrenage.

Certes, il faut dénoncer les responsables de ce mouvement mécanique, injuste de la première roue. C'est la contestation et l'engagement social, politique.

Mais, il reste qu'il est possible de lever l'arbre de la deuxième roue engagée dans les dents du système social : en laissant à la personne humaine le pouvoir de mourir sa vie pour que vive son agir dans la société. L'homme n'est pas un voyageur sans bagage qui prend pour le voyage de la vie un aller seulement.

Il y a des exemples d'hommes jeunes qui désirent prendre un aller et retour avec leur maigre bagage. Cela pourrait s'appeler la foi.

Et cela ne serait-il dit qu'une fois, par un seul homme, que cela témoignerait pour tous les autres et pour des milliers de fois que la vie est pensable.

ETIENNE BELIN



21 27 L'Etudiant de France

N° 4 - DECEMBRE 1963 - JANVIER 1964

Pages 11 à 21